

SIBYLLE BERG

# Merci bien pour la vie

roman traduit de l'allemand  
par Rose Labourie

*ACTES SUD*



LE DÉBUT



Personne ne se souviendra sans doute de l'été glacial de l'année mille neuf cent soixante-six. Une odeur d'acacias en fleur régnait d'ordinaire en cette saison sur la partie socialiste de ce pays du Nord de l'Europe.

Mille neuf cent soixante-six ne sentait rien.

Il n'y avait alors ni chauffage au sol ni fenêtres isolantes ni cheminées hospitalières ; les habitants de la petite ville claquaient des dents, ils étaient de mauvaise humeur et avaient les doigts raides. On croyait presque sentir la guerre froide. Les partisans du système socialiste et ceux du système capitaliste luttaient, à ce qu'on disait, pour la domination du monde, l'issue de l'affrontement restait incertaine et tout ça n'avait que peu d'influence sur la vie des gens dans leur petite ville. Ceux qui vivaient sous le socialisme ne connaissaient rien d'autre ; ils étaient habitués aux étals vides, au chou, à l'unique variété de pomme à disposition et à la rhubarbe en été. À l'époque, le monde n'était pas bien grand et n'avait rien de très inquiétant, un regard suffisait à l'embrasser et ses frontières ne dépassaient pas celles de la petite ville. C'était la vie d'avant internet et les médias, on lisait seulement le quotidien et les journalistes portaient des costumes froissés. Le monde appartenait au sexe masculin et ici, dans la partie est de ce pays séparé entre bien et mal, personne ne s'en étonnait. Les hommes de couleur ne se trouvaient qu'en Afrique et dans les livres, on se contentait de suivre ce qui se passait dans sa petite ville, son petit pays, et ce n'était pas grand-chose, tout était dans le journal. Un monument était inauguré, un plan quinquennal achevé, le voisin recevait une très petite voiture en carton comprimé qu'il attendait

depuis dix ans et se rendait avec au chef-lieu, là-bas il y avait du lait chocolaté. Et s'ils étaient sensibles, les gens, il leur arrivait peut-être de temps à autre de contempler leurs rues grises, la respiration un peu plus lourde, sans avoir conscience d'être privés des autres couleurs et des réjouissants avantages de la consommation, et ils étaient submergés d'un tel ennui qu'ils en auraient presque perdu connaissance. Alors voilà, c'est ça, pour toujours, se disaient-ils sans doute, les gens sensibles, c'est ça, ma vie, on ne peut pas dire que ça s'annonce extraordinaire.

1966-2000





## Et c'est parti.

J'en ai vu passer des milliers, et aucune n'a été aussi nigaude. Nigaude, elle avait choisi ce mot exprès, elle aimait le vocabulaire de la vieille école.

Elle ne regardait pas la femme étendue devant elle mais contemplait ses propres mains dissimulées dans des gants en plastique. Elle était comme entichée de cette partie de son corps. Regardez-moi ça, ce sont des mains dures à la tâche, expliquait-elle aux jeunes élèves de l'école de sages-femmes qui courbaient alors l'échine car aucune d'entre elles ne disposait de pelles de chair aussi impressionnantes que celles de leur supérieure.

La sage-femme avait traumatisé des générations de jeunes mères. Nombre d'entre elles n'allaient plus pouvoir baisser les yeux sur leurs enfants sans que leurs paupières soient parcourues de tremblements nerveux.

Les paupières de la parturiente tressautaient frénétiquement. Si ce bébé a une malformation, ce sera à cause de moi, parce que je ne fais pas suffisamment d'efforts pour pousser, se disait la femme qui n'était plus toute jeune, les jambes harnachées à un siège gynécologique. Le métal était si froid qu'elle ne pensait qu'à une chose : à cette sensation qui, depuis ses jambes, gagnait le reste de son corps. Quelque chose de terrible allait arriver avec son enfant ; tout ça, l'été glacial, la douleur, c'était pour la punir d'être une traînée.

Quelle traînée ! pensait la sage-femme. Pas l'ombre d'un homme dans le couloir, des sous-vêtements d'une propreté douteuse, les vaisseaux éclatés sur le nez, elle connaissait ce genre-là. La sage-femme n'éprouvait aucune pitié pour le sexe féminin. Si je me

laisçais aller, je ne pourrais pas faire ce métier correctement, disait-elle de temps à autre sans y avoir été invitée, car elle n'était pas de celles à qui on a envie de faire la conversation. Impossible de savoir si son caractère revêche était dû à son apparence peu séduisante ou si c'était précisément l'inverse. Dans le petit pays communiste, on n'accordait que peu d'attention aux subtilités psychologiques.

Le communisme tel qu'il était pratiqué ici s'accordait parfaitement à la nature brusque de la sage-femme. Elle méprisait toute forme de joie et de distraction. On aurait pu qualifier son mode de vie de bouddhiste, mais ce type de transposition religieuse artificielle n'allait faire son apparition que plus tard, dans la zone intermédiaire bourgeoise de l'Ouest.

La sage-femme habitait un appartement en sous-location. Dans sa chambre se trouvaient un réchaud caché derrière un rideau marron, une vaste armoire semblable à un cadavre de baleine échoué dans la pièce, rien d'agréable sur quoi le regard aurait pu se reposer, car le repos c'est pour quand on sera mort, se disait la sage-femme qui, sans se laisser émouvoir, continuait d'accomplir son devoir : aider de petits communistes à venir au monde.

La sage-femme n'était pas exercée à identifier ses états d'âme insaisissables comme des émotions. S'il lui arrivait de se sentir mal à son aise, c'était uniquement le week-end, qu'elle passait inconfortablement installée dans sa chambre à lire des ouvrages portant sur l'œuvre de grands virologues. Robert Koch, avec son filet, attrapa la mouche tsé-tsé, murmurait-elle dans les moments de concentration intense, et toute leur vie durant, les étudiantes en infirmerie allaient sursauter lorsque le nom de Robert Koch serait prononcé.

Le mépris de la sage-femme pour ses patientes tirait sa source de sa profonde hostilité à l'égard du sexe féminin. Pas une seule de ses représentantes n'avait accompli dans l'histoire de quoi forcer son admiration, et puis elle avait en horreur la dimension sexuelle qui allait de pair avec la condition de femme.

Dans la salle de travail, il faisait froid.

Dans l'hôpital, il faisait froid. Le pays subissait un été glacial comme on en voit seulement tous les cent ans, ou peut-être plus souvent, le climat est imprévisible. Seule la livraison de combustibles ne faisait aucun doute. Il n'y avait pas de charbon. Rien d'étonnant vu que c'était l'été, le socialisme réellement existant

n'était pas plus préparé à affronter des catastrophes que des naissances dans la joie. Si une femme enceinte avait exprimé un souhait aussi fou qu'accoucher dans l'eau, à domicile ou sans péridurale, on l'aurait sans doute transférée dans un établissement bien tranquille à mille lieues de la civilisation.

Pourvu que cet enfant arrive enfin et qu'elles se décident à me détacher ! Dans les moments où la douleur se calmait, la femme se sentait comprimée par les sangles. Les tubes de néon au plafond clignotaient, elle observait son souffle former de petits nuages de condensation et entendait au loin le bruit de couverts entrechoqués. Ils s'apprêtent à mitonner ce que je vais peut-être finir par mettre au monde. Avec une sauce à la moutarde.

La femme venait d'un pays dont la gastronomie n'avait rien d'exceptionnel, personne n'aurait eu l'idée de cuisiner son enfant sur un quadrigé de mousse de sureau aux noisettes, mais voilà qu'au moment précis où elle imaginait la sauce se déversant sur son bébé, ce dernier glissa hors d'elle.

Ah, enfin, dit la sage-femme.

C'est un... continua-t-elle avant de se taire soudainement, et la salle de travail se retrouva plongée dans un lourd silence. Après quelques secondes de faibles chuchotements, la femme entendit un raclement de gorge, puis on enroula le bébé dans un linge et on le lui tendit. Il est en bonne santé. Je crois. Déclara la sage-femme. Le médecin vous en dira plus.

La femme observa l'enfant. Sa tête paraissait légèrement trop grosse dans sa rondeur absurde, mais elle ne voyait aucun autre défaut pour justifier une atmosphère aussi étrange que celle qui régnait alors dans la salle de travail. Seul le regard de l'enfant, un regard las et presque adulte, était troublant. Pour peu qu'on prête une once d'intelligence à cette petite crevette, tout laissait croire qu'il aurait voulu disparaître et retourner sur-le-champ là d'où il venait.

J'en voulais pas d'enfant, c'est idiot. La femme soupira. Votre phrase n'est pas correcte, objecta la sage-femme. Elle avait dû penser à haute voix, et elle leva les yeux au ciel. Elle détestait ces chicaneries à la noix, les gens qui s'énervaient pour de prétendues fautes. Dans ce pays, tout doit toujours être carré et avoir une raison d'être. Il faut des diplômes pour chaque secteur, qu'on soit

technicien de surface agréé par l'État ou veilleuse de nuit, il faut pouvoir citer ses classiques, le moindre agent d'entretien doit maîtriser la classification périodique des éléments. Même diriger des toilettes publiques requiert un test d'adaptation, une formation spécifique et réclame ensuite un contrôle continu de la disposition d'esprit du responsable.

Son propre esprit était embrumé, sur elle reposait un bébé qui laissait tout le monde sans voix, avec sa grosse tête.

Tout ça à cause d'une poignée de secondes sur cette terre, une nuit à l'odeur d'alcool et de bois de comptoir. Le petit charbonnier polonais et le vieux concierge bien en chair, deux hommes dont le patrimoine génétique n'avait sans doute rien d'exceptionnel, pouvaient l'un comme l'autre être le géniteur, ou peut-être pas, les seuls souvenirs qui lui étaient restés le lendemain matin étaient si flous qu'il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un rêve. La femme désormais mère avait pris conscience de sa grossesse bien tardivement, elle était trop étrangère à elle-même et n'y voyait pas très clair dans sa vie, aucun risque qu'elle oublie un jour les hochements de tête affligés de la gynécologue. Pas plus que le trajet de retour en sortant du cabinet, qui lui avait donné l'impression d'une longue marche au milieu d'une zone de guerre. Plus jamais elle n'aurait le plaisir d'être seule dans les tristes rues de sa triste ville.

Lorsqu'elle fut détachée de la table d'accouchement, une infirmière l'aida à se relever, ce qui ne faisait pourtant pas partie de ses attributions, une autre s'empara du bébé et disparut avec, elle-même chancelait encore un peu sur ses jambes engourdis par le froid. Elle fut conduite dans sa chambre d'hôpital et eut le droit de se rhabiller, elle aurait même pu se doucher. Prendre une douche ou un bain était une faveur luxueuse qu'elle se serait empressée d'accepter en d'autres circonstances, malheureusement l'eau elle aussi était glaciale cet été-là, et elle se contenta d'une rapide toilette sous le regard des six autres femmes présentes dans la chambre. Un accouchement n'a rien de bien chic. Avec son petit sac de voyage, la femme se rendit dans le bureau du médecin-chef, comme on le lui avait demandé.

Voyons donc, madame... dit le médecin-chef Wagenbach sans la regarder, un homme dégarni doté d'oreilles tout esquintées, à

croire qu'elles allaient chaque nuit chercher des crosses aux chats, les oreilles, mes félicitations pour la naissance de votre bébé, dit le Dr Oreille, et avant qu'elle ait pu répliquer que madame suffisait largement, il reprit la parole. Il n'est pas rare de voir un enfant naître avec des caractéristiques sexuelles indéterminées. On parvient à des résultats étonnants grâce à la chirurgie. Regardez un peu, nous avons là un pénis, qui pourrait aussi être un clitoris, la radio nous montre des ovaires et des testicules. Depuis le Dr Money, l'usage est d'assigner aux enfants indéterminés le sexe auquel la chirurgie permet d'arriver le plus facilement. Si le membre est trop petit pour que l'on puisse espérer, même en ayant recours à d'importantes mesures de reconstruction chirurgicale, obtenir un pénis fonctionnel, il faut décider qu'il s'agit d'une fille. Nous formons un vagin artificiel, qu'il convient par ailleurs d'étirer durablement et régulièrement par l'introduction d'un objet. Un concombre, par exemple. Dit le médecin-chef, sans même sourire de lui-même. La femme n'arrivait pas à faire le lien entre les propos du médecin et le bébé, avec lequel elle n'avait elle-même rien à voir. Il ressemble plutôt à quoi, demanda-t-elle au médecin. Il leva brièvement les yeux vers elle, et la femme crut discerner un léger dégoût sur son visage.

C'est un rien. Dit-il.

Avec votre permission, je vais faire quelques clichés, et sans attendre la réponse, il souleva le bébé et le tint d'une main tout en le photographiant de l'autre. La femme observa l'enfant. Un rien lui serait parfaitement allé, mais le bébé n'avait pas assez l'air d'un rien pour pouvoir simplement l'ignorer. Il était suspendu à la main d'un estropié des oreilles et la regardait. Laissez-moi tranquille, semblaient vouloir dire ses yeux, mais c'était sans doute une interprétation de la part de la femme, car elle avait lu un jour que l'intellect d'un bébé n'était pas bien supérieur à celui d'un aspirateur. Elle était pour le moment incapable de prendre une décision aussi lourde de conséquences, on verrait ça plus tard, une fois qu'elle serait reposée, dit-elle avant de prendre congé. L'espace d'un instant, le visage du docteur se contracta malgré lui, il s'était sans doute déjà imaginé pratiquer une excavation, dans le corps du bébé, il avait pensé au sang et au plaisir d'enfiler ses gants sur ses mains stérilisées, avec l'aide servile de ses assistantes.

Flanquée du bébé aux airs d'adulte rabougri, même ses cheveux noirs et épais avaient spontanément dessiné une raie de côté, la femme quitta l'hôpital après avoir signé une décharge lui en faisant assumer la responsabilité. Un mot inhabituel, dans un pays où les anciens nazis jouaient au communisme et où tout le monde s'était empressé de renoncer à la moindre responsabilité. C'est inscrit dans les gènes de ce peuple, quelle que soit la comédie à l'affiche, ce renoncement à la responsabilité, et ils s'y prêtent de bon cœur, pour se retrouver ensuite à la merci de l'éloge et de la répression. Un peuple à l'âme sadomasochiste, à supposer qu'un peuple puisse avoir une âme, à supposer que ce genre de choses existe et ne soit pas seulement une vision réductrice de l'atmosphère d'un pays telle qu'un étranger la ressent en parcourant ses rues.

Un vent froid charriait des nuages lourds et chargés de pluie au-dessus des trottoirs où nul n'était venu acclamer la femme pour avoir accompli son devoir évolutionnaire.

Sur le chemin, ce chemin désert et sans l'ombre d'un passant, elle croisa l'administration chargée d'enregistrer les naissances et d'établir les actes de décès. L'enfant se taisait, et comme la femme ignorait combien de temps ça allait durer et si elle allait pouvoir à l'avenir se déplacer sans un bébé prêt à hurler sous le bras, elle décida de régler ces formalités dès à présent et entra dans le bâtiment à l'intérieur duquel, ici comme ailleurs, on assignait au citoyen la place qui était la sienne : humblement assis à attendre sur des bancs inconfortables. La femme était malgré tout reconnaissante pour ce moment de répit, car elle ne savait pas bien quelle ligne de conduite adopter une fois qu'elle serait retournée à sa vie.

Au bout de deux heures durant lesquelles le bébé avait observé son visage avec intérêt, elle se retrouva debout devant le bureau d'une femme qui n'aurait pas non plus dépareillé derrière une charrue. La voix de la fonctionnaire à vie avait cette inflexion grinçante qui provoque de déplaisantes vibrations du tympan. Voilà donc ce qui avait donné à la langue du pays sa mauvaise réputation partout ailleurs, en avait fait le symbole d'ordres énoncés d'une voix de crécelle dans le reste du monde, ce reste du monde que la femme ne connaîtrait jamais. Elle vit la fonctionnaire s'empourprer. On n'a encore jamais vu ça, que le sexe ne

soit pas déterminé, je ne peux pas tolérer une chose pareille, où irait-on si chacun choisissait le genre qui lui chante. Comment établir des statistiques dignes de ce nom si les gens n'en faisaient qu'à leur tête avec leurs organes génitaux. J'imagine que ça n'a pas de père, demanda la fonctionnaire sans lever les yeux vers la femme. Son visage criblé des cratères de la misère trahissait le film qui se jouait en elle. Une traînée, sans doute une artiste, qui a chaque nuit un poivrot différent dans son lit, et voilà le résultat. Après avoir écouté le laïus de la fonctionnaire, se gardant de l'interrompre pour lui faire remarquer que même son sexe à elle n'était pas des plus évidents, la femme résolut de faire de son enfant un garçon. Aussitôt, l'employée de l'État s'apaisa. Son visage retrouva une couleur normale, l'ordre était rétabli, la déclaration effectuée, le bébé officiellement un être humain.